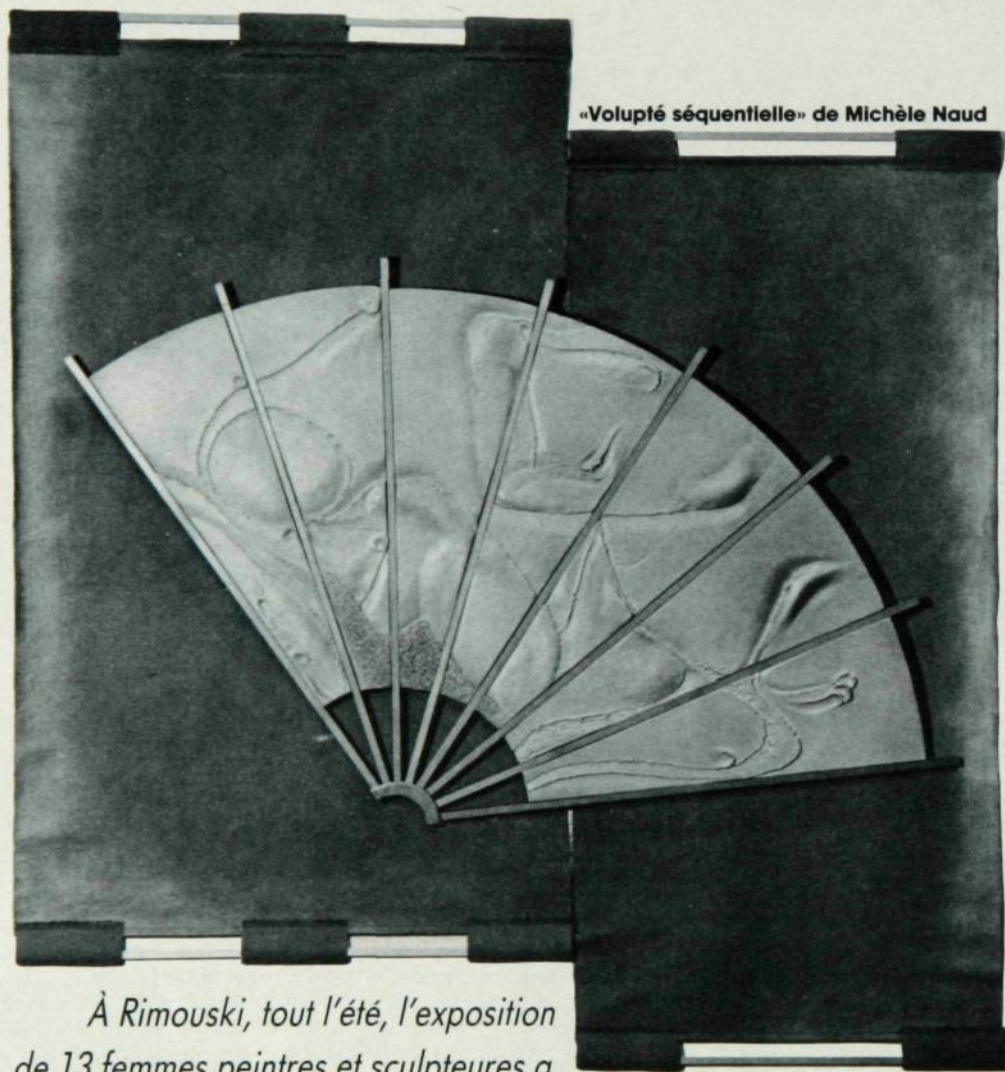


«Corps et jouissances»

Le sexe fait-il peur?



«Volupté séquentielle» de Michèle Naud

À Rimouski, tout l'été, l'exposition de 13 femmes peintres et sculpteuses a nourri une vieille discussion: érotisme ou pornographie? Trop ou trop peu? La poussière retombée, que restait-il?

par Monique Durand

Dans son numéro de juillet-août 85, «Tenter l'érotique», LVR signalait avec beaucoup de pertinence et peut-être un peu de ménagement que les textes publiés penchaient «plus vers la sensualité que vers le déchainement joyeux». Et questionnait: «Le défi est-il encore trop grand, et notre érotisme trop empêtré dans la pornographie ambiante?»

Le constat d'alors en littérature est transposable à l'exposition sculpturale et pictu-

rale présentée du 20 juin au 24 août au Musée régional de Rimouski, intitulée *Corps et jouissances: regards de femmes*. Initiative du Regroupement local contre la pornographie, inspirée par l'idée de fournir une option à l'image pornographique et d'explorer la sensualité et la jouissance des femmes, la manifestation aura attiré plus de 3 000 visiteurs, et surtout fait réagir passionnément.

Ce qui frappe d'abord dans cette exposition de 13 artistes de l'Est du Québec, c'est la très grande réserve, l'extrême pudeur des propositions plastiques qui la compo-

sent. Aucune scène explicite, à vrai dire. Seulement deux œuvres ont véritablement «osé». Premièrement, le *Contact*, de Blandine Ouellet, céramiste du Bic. Dans un langage un peu naïf, qu'exacerbe la technique du colombin, madame Ouellet pose les tout premiers jalons d'une équation entre sexualité et maternité en présentant une mère au sexe offert qui accueille son enfant. Et puis ce *À couleurs de peau*, peut-être l'idée la plus riche de toute l'exposition, dont on aurait souhaité plus d'achèvement. Louise-Andrée Roberge tente, au moyen des couleurs, de traduire les plaisirs

ressentis en différentes parties de son corps. Sauf en son sexe. Ici aussi, on est étonnée de constater que la «génitalité», comme l'ont baptisée les théologiens et moralistes de tous poils, demeure quasi absente. Et tant pis pour la civilisation clitoridienne libératrice et explosive dans laquelle nous avons cru baigner!

Cette exposition est également remarquable par la presque totale abstraction qu'elle fait de l'homme «sexuel» et de l'homme tout court, sujet/objet de désir, partenaire virtuel ou incarné. Surprenant, pour une manifestation qui se veut l'apologie d'un certain «imaginaire érotique féminin» et qui réunit des artistes de toutes tendances et de tous âges. Seul le collage intitulé *Caviar*, de la Rimouskoise Sonia Talbot, esquisse une présence fleurant l'homme.

Et que penser au juste de la *Chambre nuptiale de l'ère du Verseau* – signée Ireine-Ève Durant – qui, dépourvue de lit, «indique une spiritualisation de la sexualité»? Plumes blanches, pendrioches évanescents, univers duveteux, satiné, poseur et mignaudier, pauvres attributs de la féminité. Cette œuvre m'a franchement rebutée, autant par l'expression que la signification. Elle n'aurait pas si gravement retenu mon attention si elle ne s'était additionnée, comme le bouquet final, à la réticence généralisée des artistes à aborder des sujets à connotation sexuelle.

Alors? Que faut-il voir dans tout cela? Le manque de courage, la gêne, la peur de ces femmes pourtant pionnières en leur genre? Le rejet des représentations du plaisir et de la sexualité? À la limite, un désintérêt pour les choses du sexe? Ou bien y a-t-il enfin une piste, si ténue soit-elle, un *mood* qui émerge doucement dans l'entreprise immense et minée de nommer nos images, nos corps, nos petits fantasmes féminins «bordés de tendresse», pour reprendre l'expression de Louky Bersianik¹, et que dédaignent les «vrais» amateurs?

La qualité des œuvres de *Corps et jouissances* était inégale. Beaucoup d'entre elles n'ont pu fleurir, d'ailleurs, que grâce à l'événement, et se videront de leur sens quand le rideau tombera.

Mais deux propositions ressortent, magistrales, qui valaient à elles seules et l'événement, et le déplacement. D'abord celle de Marie-Chrystine Landry, au titre emprunté à l'écrivaine Luce Irigaray, *L'enjeu de la caresse ne se voit pas*. Grands lambeaux de chair, couleur de sang caillé, gisant sur le sol, abandonnés au fil des pas tracés dans le sable et dans la cendre. De loin la trame dramatique la plus intense de cette exposition. D'un cri rauque, magnifique et déferlant, qui fait paraître tout le reste un peu terne. Oeuvre aussi bien habillée de matière que de mots. «Chaque jouissance me fait céder un peu de peau. Je

te les laisse: rouges. Je n'ai jamais calculé l'importance de mes restes et pourtant, c'est tout ce que tu connais de moi» (M.-C. Landry).

Autre réussite indiscutable, d'un ordre plus *software*: la *Volupté séquentielle* de Michelle Naud. Puissante par son vocabulaire – un éventail déployé, fait d'argile – davantage que par sa sémantique. Terre rouge, terre glaise, couleurs ocres de caps rocheux au couchant, matériau massif d'où il se dégage pourtant une souplesse, une légèreté, une liberté extraordinaire. Beau. Très beau. À en oublier presque l'événement qui l'entoure.

Controversée, cette expo? Oui, parce que certain-e-s, bizarrement, n'y ont vu que de la pornographie à l'envers, reconstituée par un imaginaire féminin toujours colonisé, des corps encore une fois violents, coupés, ligotés, agressés. Personnellement, je ne partage pas cette perception de *Corps et jouissances*. Force est de constater, cependant, qu'on se bute encore à l'incontournable débat sur la définition de la pornographie: «La jouissance des uns continue d'être la pornographie des autres².» ✕

1/ Louky Bersianik, *Le Devoir*, 9 août 1986, critiquant *Le Déclin de l'empire américain*.
2/ Carole Beaulieu, *Le Devoir*, 30 juin 1986, à propos de la même exposition.

QUINZIÈME
FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU NOUVEAU
CINÉMA
ET DE LA VIDÉO
MONTREAL

16-26 octobre 1986

Vient de paraître

NOTES DE PARCOURS

La vie arrachée

MICHÈLE MAILHOT

EN VENTE PARTOUT

les éditions la presse

Après *La vie arrachée*, Michèle Mailhot nous livre ses *Notes de parcours*. À travers l'écriture de ce journal, c'est le difficile apprentissage de la sérénité qu'il nous est ici donné de lire. 208 pages